Bulletin Météorologique.

Washington, D. C., 3 décembre—Indications pour la Louisiane—Temps—averses jeudi, neige possible dans l'extrême partie nord-ouest, plus froid cold wave la nuit; vents du nord-ouest.

La Grève Maritime.

Voilà bien des années que les honnêtes gens de tous les pays, non seulement ceux qui s'intitulent conservateurs, mais les esprits les plus libéraux, les plus progressistes, demandent à grands cris que l'on délivre le corps social de la double plaie des grèves et des "lock out," qui le rongent et ne lui laissent pas un moment de paix, de sécurité.

Jusqu'ici ces appels sont restés sans réponse.

Le monde commercial est depuis des siècles imbu de ce principe, que les prix de la matière première comme de la main-d'œuvre doivent se régler suivant l'offre et la demande et, en fait, il en a été presque toujours ainsi et il en serait encore de même, à l'heure qu'il est, s'il n'avait passé, dans le monde industriel, des forces nouvelles qui en ont bouleversé toutes les anciennes conditions: d'un côté l'introduction brusque, rapide des machines qui ont mis le travailleur à la merci du patron, du capitaliste; de l'autre, la révolution politique qui a permis à l'ouvrier de résister à l'exploitation du chef d'usine et du spéculateur.

De là, la lutte entre deux forces rivales dont l'une repose sur le capital, et l'autre sur le nombre des bras. Les ressources de ces deux puissances sont à peu près égales; elles se tiennent presque constamment en échec, et il est fort bien difficile de prévoir à laquelle des deux restera la victoire.

En pareil cas, il semble que les deux parties adverses devraient faire appel à un tiers désintéressé chargé de régler le différend à l'amiable. C'est là précisément que surgit la plus grande difficulté. Il serait encore possible de faire entendre la raison aux deux adversaires. C'est le juge qu'il est difficile de trouver; il se dérobe la plupart du temps et pour d'assez tristes raisons.

Ces travailleurs, ces capitalistes sont à double face; ils jouissent de deux pouvoirs différents; ils sont travailleurs et ils sont citoyens et votants.

Si le juge se prononce en faveur des uns, il se fait des autres autant d'ennemis, et comme il est presque toujours un très honorable, un très haut fonctionnaire, il cherche à se tenir autant que possible à l'écart de la lutte pour éviter d'un côté ou de l'autre une défaite électorale.

N'est-ce pas le triste spectacle auquel nous font assister en ce ce moment deux grandes républiques, des deux côtés de l'Atlantique—les Etats-Unis et la France?

Tout récemment, M. Roosevelt avait cédé à un beau mouvement; il avait créé une commission qui devait mettre un terme à la grève des mineurs de charbon.

Les populations s'attendaient à un prompt règlement de cette malheureuse affaire. Elle est tout entière restée en suspens jusqu'ici et peut-être ne se règlera-t-elle jamais.

La scène est plus lamentable encore en France. Il s'agit ici d'une grève d'un genre nouveau, d'une grève maritime.

Tous les ingénieurs, tous les matelots appartenant à des navires marchands ont quitté leurs navires. Le port de Marseille se trouve désarté.

Des milliers de matelots ne peuvent rentrer dans leurs familles qui sont pour la plupart privées des premières nécessités de la vie.

L'affaire à fait sénsation dans toute la France. Le corps législatif s'est ému. Il y a eu des interpellations à la Chambre des Députés.

Sait-on ce que le ministre du commerce, ce que le Président du Conseil ont répondu aux Députés qui se plaignaient?

Le gouvernement doit maintenir et maintiendra une attitude de stricte neutralité! On reste confondu, on entendant un gouvernement tenir un pareil langage. La neutralité! c'est un aveu d'impuissance.

C'est l'abandon par le gouvernement de tous ses devoirs envers ses administrés.

Ce qui aggrave encore cette situation étrange, c'est que la Corse, qui forme un Département de la République Française, se trouve privée de toute communication avec la France. Voilà à quelles extrémités on en est arrivé avec le système absurde adopté à l'heure qu'il est. De quel droit faire retomber sur des milliers d'innocents les conséquences des fautes d'autrui?

Le Départ de M. Cambon.

Deux Télégrammes.

On sait les regrets que laisse M. Jules Cambon, l'ambassadeur de France aux Etats-Unis que son gouvernement envoie au poste important de Madrid, dans le monde officiel américain.

On se rappelle aussi sa visite récente à la Nouvelle-Orléans, quand Français et amis de la France ont pu apprécier sa haute courtoisie et sa grande affabilité.

On a appris avec joie et fierté l'hommage qui lui était rendu il y a quelques jours à New York, quand tout ce que le monde politique américain compte d'hommes éminents, des membres du cabinet, des sénateurs, des représentants, réunis en un banquet, ont voulu montrer en quelle estime l'éminent diplomate était tenu par eux et exprimer leur haute admiration pour sa personnalité.

Aussi apprendra-t-on avec plaisir que M. Ambrogi, consul de France à la Nouvelle-Orléans, a voulu saluer au nom de tous M. Cambon au moment où il s'apprête à quitter le sol américain.

Voici le télégramme qu'a adressé M. Ambrogi à M. Cambon et la réponse que celui-ci y a faite:

Son Excellence Monsieur Jules Cambon, Ambassadeur de France, Washington, (D. C.)

Colonie française, amis et admirateurs louisianais s'unissent à moi pour vous envoyer au moment de votre départ leurs meilleurs souhaits de bon voyage avec l'assurance que, de près ou de loin, ils suivront avec le même vif intérêt les succès de votre nouvelle mission.

AMBROGI, Consul France.

Nlle-Orléans, 2 déc. 1902.

Washington, D. C., 3.

Ambrogi,
Consul Français,
Nouvelle-Orléans.

Vous remercie de votre télégramme. Dites bien à colonie française et amis louisianais que je garderai toujours leur souvenir cordialement.

CAMBON.

DE VIDOCQ —A— M. HAMARD.

Le service de la Sûreté va avoir un nouveau chef; M. Hamard, homme aimable et bien élevé, ce qui, dans ces délicates fonctions, est certes appréciable. Car nous ne sommes plus à l'époque où M. de Sartines, onzième lieutenant de police, répondait à une haute personnalité de la Cour de Louis XV, qui lui reprochait de prendre ses auxiliaires parmi les pires gredins du royaume:

—Indiques-moi les honnêtes gens qui voudraient faire un semblable métier!

Et n'est-ce pas Vidocq qui soutenait que "pour découvrir les voleurs, il faudrait l'avoir été"?

Ces propos répandus dans le peuple ont jeté un discrédit sur la police en général et sur la Sûreté en particulier—discrédit qui continuera à subsister longtemps, quoi qu'on dise, quoi qu'on fasse, quoi qu'on écrive.

La Sûreté, telle qu'elle fonctionne actuellement, sauf certaines améliorations apportées dans les services, a eu dernièrement soixante-dix ans d'existence. Ce fut, en effet, le 15 novembre 1832 que le premier chef de la brigade de sûreté — M. Allard—fut nommé. En soixante dix ans, il n'y eut que treize chefs de la Sûreté, — M. Hamard sera le quatorzième.

Peu de noms parmi ces fonctionnaires sont présents à la mémoire. Qui se souvient de MM. Perrot, Canler, Balestrino, Collet, Tenaille, Kuehn, voire même de M. Taylor, qui, il y a quelques mois encore, était contrôleur général de la préfecture de police, poste auquel va être appelé M. Cochefert? Mais on se rappelle MM. Claude, Jacob, Macé et Goron, car ces quatre magistrats ont eu à s'occuper des causes les plus célèbres de la fin du siècle dernier.

Le nom de M. Claude est resté attaché à deux affaires particulièrement passionnantes: l'assassinat du président Poinsot par Jud, l'arrestation du trop célèbre Troppmann.

Il a paru des "Mémoires de M. Claude". Ces mémoires sont apocryphes, comme ceux attribués à Vidocq et à Coco Lateur. Les notes laissées par M. Claude sont entre les mains de M. Macé.

Jud, convaincu de l'assassinat du président Poinsot, parvint à tromper la surveillance de la gendarmerie de Ferrette, près de Mulhouse, et s'évada pour ne plus reparaître. Il pourrait, s'il vit encore, se montrer librement sur le boulevard des Italiens, car depuis le 15 octobre 1881, il est couvert par la prescription légale.

Cet assassinat resta longtemps mystérieux, comme le sont restés ceux de M. Ducros de Sixt et de M. Barrême. M. Claude précisa ce point;

—Jud est à n'en point douter l'assassin du président Poinsot, et malgré tout ce qu'on a pu dire ou écrire sur la vie publique et privée de ce magistrat, la politique, la religion et les mœurs sont étrangères à son assassinat.

Il se trouva pourtant des gens pour affirmer que "Jud n'avait jamais existé!"

M. Claude resta seize ans chef de la Sûreté—du 1er janvier 1859 au 10 juillet 1875. C'est un record qui n'a jamais été battu.

M. Jacob, lui, avait été surnommé le "père des assassins". Pendant toute sa vie et surtout pendant les quatre années qu'il fut à la tête du service de la Sûreté, il entretint, en effet, les meilleurs rapports avec tout le monde—même avec ceux, très nombreux, qu'il livra à la justice.

Le misérable qui surnomma M. Jacob le "père des assassins" s'appelait Albert, un des auteurs du crime de la Tour de Malakoff, qui fit grand bruit en 1877.

Albert ne garda pas rancune au chef de la Sûreté, auquel, pourtant, il dut d'être livré à l'exécuteur des hautes œuvres.

La tête de cet assassin tomba le 25 octobre 1877 et, comme un orateur de la dernière heure, il voulut parler au pied de l'échafaud. On lui fit comprendre que c'était interdit; alors il pria M. Jacob de lui serrer la main.

Le chef de la Sûreté s'étant empressé de satisfaire à ce désir, Albert, ému, s'écria d'un air de conviction:

—Je suis heureux!

Et, s'adressant aux personnes présentes, il ajouta, en montrant M. Jacob:

—C'est le plus brave des citoyens!

Ce n'était pas le seul trait de cet assassin à l'adresse de M. Jacob. Dans sa cellule des condamnés à mort, à la Grande-Roquette, il avait placé sous pli cacheté un papier secret qui devait mettre la justice sur la trace des criminels recherchés; mais on ne devait en prendre connaissance que le jour où son pourvoi serait rejeté.

Le papier fut ouvert; il contenait ces mots:

"Faites arrêter l'exécuteur Roch: c'est l'homme qui me déplait le plus en France; quant à M. Jacob, je le vénère; c'est le père des malheureux assassins."

L'éloge d'un chef de la Sûreté par un assassin, voilà certes un fait qui n'est point banal.

Il convient de citer encore à l'actif de M. Jacob l'arrestation de Billoir, le sinistre découpeur de femmes, et celles de Barré et Lebiez, qui assommèrent la veuve Gillet, rue d'Hauteville, pour la dévaliser.

M. G. Macé a publié tout récemment dans un journal français, une série d'articles fort intéressants sur les "Aventuriers de génie".

Le passage de M. Macé à la Sûreté fut particulièrement remarquable, en dépit de certains tiraillements avec la police municipale, que l'ancien magistrat a racontés dans ses ouvrages si passionnants. Son bilan est assez chargé. Il en parlait à quelqu'un il n'y a pas bien longtemps.

—En dehors des faits courants, toujours très nombreux, j'ai "suivi" les affaires les plus retentissantes, qui, du reste, m'ont donné toute satisfaction. Je citerai celles qui amenèrent les arrestations de Gille et Abadie, Prévost, le cent-garde; Meneclou, Fouilloy, Bistor, Anna Perrin, Marquelet et Campi.

—Ce dernier avait résolu de me "couper le nez", et, le jour où il devait mettre son projet à exécution, ma femme eut comme une sorte d'intuition du danger qui me menaçait.

"Au cours de toutes mes opérations, je ne portais pas la moindre arme, je n'avais même pas de canne; je ne craignais rien. Campi était en prévention à Mazas, et j'allais souvent le voir seul dans la cellule dite des avocats.

"Un matin que je devais de nouveau rendre visite au mystérieux assassin de M. Ducros de Sixt et de sa sœur, ma femme me supplia de ne plus rester seul avec lui.

"—Je suis persuadée, me dit-elle, que Campi veut te tuer.

"Je lui promis de me faire accompagner cette fois.

"Lorsque j'arrivais à Mazas, j'appris que les pressentiments de ma femme étaient justifiés. On avait découvert dans la literie de Campi une arme fort dangereuse qu'il avait fabriquée avec une ferrure de son bidon. A l'aide de cette arme, Campi avait résolu de me couper le nez, ce que le gaillard aurait fait si son gardien ne l'avait pas surveillé de près.

"J'ai été chargé d'enquêtes essentiellement parisiennes d'une grande délicatesse, notamment celles concernant les Fenayrou et la veuve Grac. Elles me plaisaient particulièrement, car pendant trente cinq ans j'ai toujours recherché le côté artistique de mon métier, si je puis m'exprimer ainsi.

Après M. Kuehn, que l'on a trouvé mort dans son cabinet; après M. Taylor, qui n'avait pas résisté à la Sûreté, M. Goron, tout jeune commissaire de police fut appelé au quai de l'Horloge où, à cette époque, la Sûreté avait ses bureaux.

C'était un magistrat très intelligent. Il mena à bien diverses affaires assez embrouillées—mais il faut reconnaître aussi qu'il fut merveilleusement servi par le hasard, le plus précieux collaborateur d'un chef de la Sûreté. Pendant le "règne" de M. Goron, il y eut les affaires Pranzini, Prado, Eyraud-Gabrielle Bompard, Anastay, Géomay, pour ne rappeler que les plus sensationnelles.

Il était jeune dans la carrière, quand, du commissariat de Pantin, M. Gragnon l'appela à la Sûreté pour seconder M. Taylor; il était confiant dans son étoile et ne se méfiait pas de ceux qui l'entouraient et qui déjà commençaient à le jalouser. La nomination de M. Goron comme chef fit éclater toutes les intrigues, et le jeune magistrat succomba, parce qu'il ne s'était pas montré assez autoritaire vis-à-vis de ses subordonnés.

M. Lépine a estimé qu'il y avait des améliorations et des modifications à introduire dans le service de la Sûreté. M. Hamard, le chef de la Sûreté de demain, va donc avoir, pour ses débuts, un rôle nouveau. Il faut souhaiter que les coupables soient les seuls à ne pas l'applaudir.

GASTON DESCHAMPS A LONDRES.

"La conférence que M. Gaston Deschamps vient de faire au Steinway Hall a été honorée de la présence de M. Paul Cambon, ambassadeur de France, ayant à ses côtés MM. Geoffray, ministre plénipotentiaire, Dueschner et de Fleurian, secrétaires d'ambassade.

"M. Gaston Deschamps avait choisi pour sujet: "Balzac et Zola". Il a montré, par une analyse très précise et très documentée, comment l'auteur de la "Comédie humaine" fut prédestiné, par ses origines, par son éducation, par ses dures années d'apprentissage, à haïr la société bourgeoise dont il a exagéré magnifiquement les vices et les ridicules dans les immortelles incarnations de Vautrin, de Gobseck, de César Birotteau, de l'arriviste Rastignac, du drapier Guillaume, du financier Nucingen. Aux yeux de Balzac, le monde se divise en deux catégories irréconciliables: d'un côté, les incorrigibles bourgeois dont les faits et gestes sont rapportés dans "Illusions perdues", dans "la Maison du Chat qui pelote", etc.; de l'autre côté, les artistes tels que Daniel d'Arthez, Lucien de Rubempré, Louis Lambert, Balzac lui-même.

"En terminant, M. Gaston Deschamps a opposé au réalisme et au naturalisme des anciennes écoles, l'"humanisme" qui est la formule de l'école nouvelle. Cette conférence a été très applaudie et très commentée."

THEATRES.

THEATRE CRESCENT.

"The Cowboy and the Lady" est une des meilleures pièces que le Crescent ait données depuis longtemps.

La donnée en est saisissante. L'auteur n'est pas seulement un homme qui sait charpenter un drame, c'est aussi et surtout un écrivain. C'est de là que provient le succès de la pièce qui fera salle comble toute cette semaine.

THEATRE TULANE.

On ne peut que féliciter le Tulane de son excursion dans l'opéra comique. "The Strollers" attirent tous les jours la foule à ce théâtre et le parterre applaudit à outrance Miss Marguerite Sylva et son digne partenaire, M. George Boniface.

La pièce sera reproduite toute cette semaine.

THEATRE DE L'OPERA.

Ce soir "La Jaive" avec Mmes Guischamp et Faure et MM. De Mauroy, Boexmann et Paz. L'Opéra d'Halevy a toujours joui ici d'une grande popularité, et il attirera beaucoup de monde.

Samedi soir, "Carmen" sera chantée par Mlles de Rambley et Courtenay et M. Jérôme.

Dimanche en matinée, "La Favorita," avec M. Jérôme, qui a consenti à chanter ce jour-là, comme le lui demandait la direction dans le but de donner aussi grande satisfaction que possible au public de dimanche.

B. R.

GRAND OPERA HOUSE.

On se rappelle le brillant succès de la "Tosca" la semaine dernière, celui de "Gismonda" est plus complet encore.

M. McDowell y déploie toutes les qualités dramatiques dont il est doué, et Miss Stone imprime un cachet tout à fait personnel au rôle de Gismonda.

La semaine actuelle est une des plus heureuses de la saison au Grand Opera House.

ST. CHARLES ORPHEUM.

M. Wilfred Clarke est assurément un de nos meilleurs comiques; il vient de le prouver une fois de plus dans "The Biograph", la pièce de résistance, cette semaine, à l'Orpheum.

Les Frères De Lulia sont des acrobates comme nous en avons rarement vu à la Nouvelle-Orléans.

On applaudit aussi beaucoup Kelly et Kent, Bryan et Nadine.

Il y aura matinée tous les jours à l'Orpheum.

THEATRE AUDUBON.

La direction du théâtre Audubon a été bien heureusement inspirée, quand elle a remis en scène l'amusante pièce intitulée: "The Man from Mexico", qui avait déjà été si bruyamment applaudie l'an dernier. La troupe Baldwin-Melville y fait merveille. Il y aura matinée demain vendredi.

Buvez la "Sparkling Abita Water", $1.60 la douzaine de bouteilles livrées à domicile.

Lunch d'adieu au professeur Lorenz.

Presse Associée.

Chicago, 3 décembre—Un lunch d'adieu a été offert au Dr Adolf Lorenz, le chirurgien viennois, et à son assistant, le Dr Friederich Mueller, au club de l'Association Athlétique de Chicago.

Le Dr Félipe Kreisel, qui fut le compagnon d'études du professeur Lorenz à Vienne, était l'amphytrion.

Le chirurgien et son assistant sont partis pour l'est aussitôt après le lunch.

Les Drs Lorenz et Mueller ne feront aucune opérations à Washington, mais ils se rendront de cette ville à Baltimore, à Philadelphie, à New York et à Boston où ils dirigeront des cliniques de chirurgie orthopédique.

Ils s'embarqueront à New York à la fin du mois.

Commentaire du roi d'Italie sur le message du président Roosevelt.

Presse Associée.

Rome, 3 décembre—Le message du président Roosevelt au Congrès a été reçu avec intérêt ici, particulièrement la partie qui traite du bill d'émigration.

En conversation avec une députation parlementaire qui était venue le féliciter sur la naissance de sa fille, la princesse Mafalda, le roi Victor-Emmanuel a dit que ce bill avait une grande importance, non seulement pour l'Italie, mais pour le Monténégro, où le nombre des illetirés est grand. Le roi a fait observer que la Californie seule a 2,000 travailleurs monténégrins qui, bien qu'illetirés, donnent de la satisfaction à leurs patrons.

Crise ministérielle en Espagne.

Presse Associée.

Madrid, Espagne, 3 décembre — Le cabinet Sagasta a démissionné.

Senor Sagasta a été reçu en audience par le roi ce matin.

Il lui a présenté sa démission en donnant à entendre que sa décision était irrévocable.

M. Sagasta a déclaré au roi que l'opposition l'avait traité avec une défiance et une discourtoisie qu'il ne méritait pas.

Sa Majesté ne décidera rien avant demain.

Le cabinet espagnol a subi une défaite hier, quand la Chambre a adopté une motion censurant le ministre de la marine pour avoir autorisé la construction de deux navires-écoles sans le consentement préalable des Cortès.

Le cabinet qui se retire avait été formé par M. Sagasta le 14 novembre dernier.

Mort d'un homme d'état autrichien.

Presse Associée.

Vienne, Autriche, 3 décembre—Le comte Richard Belcredi, qui était premier ministre à l'époque de la guerre austro-prussienne, est mort aujourd'hui. Il était né en 1823.

Conséquences funestes d'un incendie.

Presse Associée.

Boston, 3 décembre—Les corps de deux hommes ont été trouvés aujourd'hui sous les ruines de l'incendie de l'usine de L. S. Johnson et Cie.

Les victimes sont Théodore C. Graves, de Roxbury; Mason Graves et Phelps, fabricants de meubles, et G. K. Pratt, de Roxbury, employé par Graves et Phelps.

Un troisième homme, un Suédois employé aussi là, manque à l'appel.

Buvez la "Sparkling Abita Water" $1.60 la douzaine de bouteille livrée, à domicile.

Feuilleton

—:DE:—

L'Abeille de la N. O.

No. 47 Commencé le 15 octobre 1902

DETTE SACRÉE!

GRAND ROMAN INÉDIT

Par Paul Rouget.

TROISIÈME PARTIE

La Comtesse Irène.

II

UNE BELLE CHASSE.

Suite.

—Elle!.....murmurèrent en même temps le comte et de la Roche, lequel n'était pas descendu de cheval.

Elle!....c'est-à-dire l'inconnue rencontrée une heure plus tôt au cours de la chasse.

..Geneviève ..... la fille du commandant Barandier.

.. L'admirable créature dont la vue seule avait fait couler dans les veines du comte un sang plus rapide et plus chaud.

Sans doute n'avait-elle pas entendu le cri poussé par son enfant.

Elle fit quelques pas en avant.

—Mon Dieu! tante, interrogea-t-elle la voix tremblante d'émotion, que se passe-t-il donc?

De la Roche, après avoir salué d'un geste respectueux, expliqua:

—Rien qui soit de nature à vous alarmer, madame. Ce charmant enfant jouait sur la route. Il ne nous voyait pas venir, mon ami, le comte d'Esclabert, et moi. Il a été effrayé tout simplement. Regardez, le voici qui sourit déjà.

C'était vrai.

Complètement rassuré par la présence de sa marraine te de sa mère, le petit Fernand riait à travers ses larmes.

A l'annonce du danger auquel le pauvret avait été exposé, Geneviève, chancelante, avait porté la main à son cœur.

Roger d'Esclabert la détaillait avidement du regard et dans ses prunelles au reflet changeant s'allumaient d'ardentes convoitises.

Comme elle était belle!..... Comme la mélancolie....l'invincible tristesse que recélaient ses grands yeux meurtris ajoutaient encore au charme de sa beauté!

A son tour il s'était approché.

Et s'inclinant lentement devant la jeune femme, il prononça d'une voix dont l'altération, le surprit lui-même:

—Madame, vous me voyez profondément désolé de ce fâcheux événement. Veuillez être assez bonne pour agréer à ce sujet toutes mes excuses.

Alors, se tournant vers tante Noémie qui tenait toujours le petit Fernand dans ses bras:

—Et vous également, mademoiselle Barandier.

La vieille demoiselle eut un mouvement de surprise.

Le comte d'Esclabert connaissait son nom!

Celui-ci eut un léger sourire.

—Cela vous étonne que je sache qui vous êtes, mademoiselle! J'ai beaucoup entendu parler de votre frère, le commandant Barandier, un loyal officier. Je suis au courant de bien des choses encore vous concernant.... des choses pénibles certes. Ne vous froissez pas de la liberté avec laquelle je m'exprime. Ne voyez là que la marque d'un intérêt réel, d'une sympathie profonde. J'ai, comme tout le monde, appris la faite du banquier Louerelle, comme tout le monde je sais que cet homme, entouré jusqu'alors de la confiance universelle, a consommé votre ruine. Pardonnez moi de réveiller ces souvenirs douloureux.

Il avait fait une légère pause. Il reprit:

—Des rumeurs m'ont appris que madame votre nièce cherchait dans les environs, à cause de son enfant duquel elle voudrait s'éloigner le moins possible, une place d'institutrice ou de dame de compagnie. Est-ce là la vérité?

Aux paroles du comte, tante Noémie était devenue légèrement pâle, tandis que les joues de Geneviève se coloraient d'une rougeur subite.

La vieille demoiselle ne répondit pas.

Bravement, Geneviève déclara:

—C'est la vérité, monsieur.

Elle ajouta:

—Le rumeurs vous ont parfaitement renseigné. Tout ce que vous avez dit est exact: notre pauvreté, mon désir de trouver un emploi.

Elle acheva dans un soupir:

— Le moins loin possible des Aulneiles, oui....car il est toujours excessivement pénible à une mère d'être arrachée aux caresses de son enfant.

Sa voix tremblait soudainement.....étranglée par un sanglot.

—Geneviève!..... protesta Noémie.

Elle voulut ajouter dans une révolte suprême:

—Tu sais bien que je me refuse à cette chose abominable .....Nous ne possédons plus rien, c'est vrai....Demain pour nous ce sera la misère, Dieu seul sait qu'elles épreuves! Mais je ne veux pas que tu partes. Je ne le veux pas! Je suis encore forte, robuste. Je travaillerai. J'accepterai n'importe quelle besogne. Je ferai abnégation de toute fierté, de tout amour-propre, puisque ce sera pour vous sauver d'une destinée épouvantable, toi et le pauvre petit Fernand, qui rit, le cher ange, sans se douter que demain peut-être, lui, sa mère et sa marraine seront morts de faim.

Mais ces paroles elle ne les prononça pas.

A quoi bon?

Pouvait-elle empêcher l'inévitable?....interdire à une mère de tout tenter pour défendre, pour sauver son enfant?

Hélas!

Elle baissa la tête et demeura muette.

Mais deux grosses larmes roulèrent dans ses yeux, perlèrent à ses paupières, deux grosses larmes que, pour en cacher la vue à ces étrangers, elle écrasa de ses mains ridées.

Maintenant Geneviève, elle aussi, était toute pâle.

Le comte d'Esclabert s'approcha d'elle.

—Ecoutez, madame. Tout à l'heure je vous ai déclaré avoir pour votre tante, pour vous, une profonde sympathie. Laissez-moi vous le prouver. Peut-être dans les circonstances présentes puis-je vous être utile. Ne me refusez pas ce plaisir.

Elle leva sur lui des yeux pleins d'étonnement.

Il reprit:

—Quoique vivant très retirée, la comtesse d'Esclabert possède de nombreuses relations, des amies auprès desquelles peut-être lui sera-t-il possible de vous placer selon vos désirs. Permettez-moi de l'entretenir de vous, de vos malheurs immérités, et je ne crois pas trop m'aventurer en prédisant pour bientôt un événement favorable.

Geneviève eut un élan vers lui.

—Oh monsieur, quelle reconnaissance je vous devrai.

Il ne répondit pas immédiatement.

Mais un sourire étrange, un sourire qui eût épouvanté Geneviève si celle-ci l'avait remarqué, passa sur les lèvres minces du comte.

Ce fut rapide.

Tout de suite il avait réussi à mettre de nouveau sur son visage le masque derrière lequel s'abritait une âme tourmentée, machiavélique, en proie aux plus folles passions.

Il prononça

—Vous ne me devrez aucune reconnaissance, madame.

"Je serai suffisamment payé de mon intervention par le plaisir que j'éprouverai d'avoir été agréable à vous et à madame votre tante.

Il saluait les deux femmes et passant un pied dans l'étrier se remettait en selle.

Avant de s'éloigner, en compagnie du chevalier de la Roche il dit encore:

—Dans quelques jours vous recevrez des nouvelles de la comtesse d'Esclabert. Adieu, mesdames.

Il avait fait prendre le trot à Soliman.

A deux cents mètres, alors que ni Geneviève ni tante Noémie ne pouvait l'entendre, il eut un ricanement satisfait, le ricanement du braconnier devant la proie prise dans ses filets.

—Allons, dit-il, elle est à moi, maintenant. De la Roche, mon ami, tu étais un mauvais devin, avoue-le.

—Oui.....confessa celui-ci. Mais que vas-tu faire?

Le comte Roger posa un doigt sur ses lèvres.

—Je te le dirai plus tard, répondit-il.

Demeurées seules sur la route, les deux femmes regardaient s'éloigner, puis disparaître au loins les cavaliers.

Tante Noémie prit tristement dans les siennes les mains de sa nièce.

Un reproche vint à ses lèvres.

—Geneviève.

Mais celle-ci l'interrompit.